

## DIONNE, LÉON (1844-1920)

DIONNE, Léon, pasteur presbytérien canadien (1870-1885) puis américain (1885-1899), né le 14 juin 1844 à Sainte-Anne-de-la-Pérade et décédé le 19 avril 1920 à Saint-Blaise-sur-Richelieu. Il avait épousé Rose-Anna Molleur à Montréal le 1<sup>er</sup> juin 1871. Tous deux enterrés au cimetière de Grande-Ligne. Ils sont parents de Gustave-Adolphe-Léon Dionne, directeur de l'école privée Kelvin à New York à partir de 1905.

Nous ne lui  
connaissons pas de  
photo

Léon Dionne est né à Sainte-Anne-de-la-Pérade le 14 juin 1844 dans une famille très catholique. Ses parents étaient Jean-Vincent Dionne (1802 - ? ) et Henriette Tessier (1803-1847). Il entendit parler par des voisins protestants de l'Institut français évangélique de la Pointe-aux-Trembles et résolut d'y aller s'instruire. Son père n'y consentit qu'à la condition qu'il aille se confesser et communier régulièrement. *L'Aurore* ajoute : « À peine arrivé et avec la permission du directeur de l'École, M. Vernon, le jeune Léon alla voir le curé de la Pointe-aux-Trembles qui le confessa, mais qui lui refusa l'absolution et par conséquent la communion parce que Dionne ne voulait pas quitter le collège protestant. »

Après quelques mois, plus instruit des vérités de l'Évangile, il demanda à se rattacher à l'Église évangélique et devint un protestant convaincu. Dans ses dernières années au collège, à l'été 1864 et 1865, il sera colporteur pour la Société missionnaire franco-canadienne (SMFC), avec François-P. Rivet en 1865. Il s'inscrivit alors à l'Université McGill et y suivit des cours pendant deux ans. Aux étés suivants, il reprit le colportage, avec François Rondeau en 1866 et avec François Rivet, Joseph Provost et Thomas Côté en 1867.

Comme la SMFC voulait mieux former ses colporteurs et ses futurs pasteurs alors qu'il n'existait pas encore de séminaire protestant en langue française, elle fit venir à Montréal un professeur érudit, né en France mais alors pasteur aux États-Unis, Daniel Coussirat, qui se chargea de mettre sur pied en 1867 un cours de huit mois (français, grec, latin, hébreu, philosophie, apologétique, polémique, théologie) accompagné d'exercices pratiques dans le milieu. Léon Dionne laissa l'Université McGill pour devenir son pupille. L'année suivante, le cours se donne dans des salles de Pointe-aux-Trembles. Puis en 1869, quand Coussirat devient professeur au Collège presbytérien, Léon Dionne et François Rivet le suivront et termineront ainsi leur formation pastorale sous sa direction le 15 mai 1870. Son élève lui vouera toute sa vie une grande admiration.

Durant les étés de cette formation, comme c'était alors l'habitude, il reprit du colportage pour la SMFC dans le Bas-Saint-Laurent. Puis en prolongement de sa formation pratique, de mai 1870 à mars 1871, il passe dans les Basses-Laurentides pour signer cinq ou six actes comme « pasteur de l'église évangélique de Belle-Rivière », mais il n'assume très vraisemblablement pas les services locaux. À l'été 1870, il fait encore du colportage cette fois en compagnie de Hypolite Garayt ; les deux vont de Lévis à Métis, en passant par Rivière-du-Loup, mais en traversant un moment dans Charlevoix aux environs de Murray Bay (La Malbaie).

Il est finalement consacré au ministère en novembre 1870 à Montréal dans l'église de la rue Craig, alors rattachée à la Société missionnaire franco-canadienne. Au recensement de 1871, en mai, il est à Fraserville au Témiscouata, encore célibataire à 27 ans. Le Comité de la SMFC lui avait confié au printemps la station de Rivière-du-Loup pour y œuvrer auprès des francophones... et des anglophones, et tenir aussi des services réguliers dans les deux langues, la communauté britannique le soutenant largement. On y a aussi mis sur pied une école protestante (anglaise) qui rejoint une trentaine d'enfants.

Le 1<sup>er</sup> juin 1871, il épouse à Montréal, à l'église de la rue Craig, Rosanna Molleur, 32 ans. Elle était née le 3 avril 1839 à Sabrevois, également dans une famille catholique, mais en fréquentant le Collège de Sabrevois (anglican), elle avait adhéré au protestantisme. On la dit méthodiste au recensement, mais le terme pourrait ne pas être précis. Elle sera un soutien pour son mari presbytérien, tout au long de sa carrière. L'acte de mariage confirme que Léon est alors pasteur à Rivière-du-Loup.

Nous ne savons pas où il s'oriente ensuite, mais on peut penser qu'il travaille dans la région de Sherbrooke pour deux ou trois ans puisque son fils unique, Gustave-Adolphe-Léon naît à Lennoxville le 29 avril 1874. On ne le baptisera que trois ans plus tard à Montréal à l'église de la rue Craig (pasteur Vernon) le 4 février 1877. Léon habite alors dans cette ville et y est professeur de français.

Peu après, dans la même année, il est appelé à Joliette où il est encore actif au moment du recensement de 1881 et vraisemblablement jusqu'au milieu de l'année suivante. De juillet 1882 à janvier 1883, il passe six mois à s'occuper de la communauté de Namur (non loin de Montebello dans l'Outaouais). Il semble ensuite revenir dans le Bas-du-Fleuve et œuvrer dans le village de Métis (près de Mont-Joli) jusqu'au printemps 1884.

Son fils précisera au moment de sa demande de naturalisation en 1902 qu'il est arrivé aux États-Unis par Détroit MI le 16 mai 1884. Comme il n'a que dix ans, nous croyons que c'est à cette date que Léon Dionne accepte de travailler plus au sud, répondant au besoin de pasteurs pour s'occuper des très nombreux francophones immigrés aux États-Unis durant les dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle. Le consistoire presbytérien de Montréal fera son transfert aux Américains en juin de l'année suivante.

Léon Dionne est en charge de l'église presbytérienne de Mowrytown en Ohio (à 75 km à l'est de Cincinnati), où une communauté francophone s'est établie<sup>1</sup>. Il y restera quatorze ans jusqu'en 1899. Ses fidèles sont particulièrement satisfaits de lui et de son épouse puisqu'ils leur font don d'une maison qui lui sert de presbytère. Cependant, comme c'est le cas souvent dans les communautés d'immigration, les enfants veulent s'intégrer rapidement et négligent la langue française qui leur apparaît même un obstacle à leur

---

<sup>1</sup> Nous avons peu de détails sur ses activités à cet endroit, écrit Mowrytown à l'époque. Il semble rayonner dans les villages environnants. Dès 1885, il envoie un message à *L'Aurore* (paru le 17 décembre) où il dit qu'entre septembre et novembre de cette année-là, il a présidé trois mariages, deux funérailles et baptisé deux enfants. Les noms sont Saunere, Renaud, Amey, Druhot, Le Bourlier et Fenwick, ce qui semble à l'image francophone de sa communauté marquée par une immigration venue de France.

assimilation. Le pasteur Dionne se voit ainsi contraint par la diminution et la transformation de sa communauté, de quitter et de revenir au Québec<sup>2</sup>.

Il y a un flottement quant à l'année exacte puisque nous n'avons retrouvé les Dionne ni dans le recensement américain de 1900 ni dans le recensement canadien de 1901. Au tournant du siècle, Léon a 56 ans et son épouse cinq ans de plus<sup>3</sup>. Nous pensons qu'ils sont arrivés deux ou trois ans plus tard, se retirant à Grande-Ligne (Saint-Blaise) sur la ferme paternelle du côté des Molleur. C'est là, dit *L'Aurore*, qu'il passe les quinze ou vingt dernières années de sa vie. Cette retraite prématurée a quelque chose d'étrange compte tenu du rôle des pasteurs à cette époque. Devient-il carrément fermier pour des raisons de famille ? À la fin des années 1910, l'Association des anciens de l'Institut de Pointe-aux-Trembles en avait fait un président honoraire.

Comme plusieurs membres de la famille Molleur sont baptistes et que l'église Roussy-Memorial est proche, le couple, malgré ses origines méthodistes ou presbytériennes, se rattachera effectivement à cette communauté pour de longues années. Son épouse le précédera de deux ans dans la tombe et décédera le 5 décembre 1918.

Ses propres funérailles auront lieu à l'église baptiste par le pasteur d'alors, Édouard Revel, assisté du professeur A.-C. Brouillet. Le quatuor vocal de l'Institut avait rehaussé la cérémonie par son apport impressionnant. M<sup>me</sup> Massé était à l'orgue. Tout deux reposent selon leur choix dans le cimetière de Saint-Blaise aux côtés de nombreux ouvriers de diverses confessions. Pourtant il n'y a pas de stèle pour y rappeler leur mémoire.

Le pasteur Dionne fournit un exemple d'ouvrier qui a œuvré à la conversion de ses semblables sans être une tête d'affiche du franco-protestantisme. C'est un converti qui s'oriente vers le pastorat, mais qui partage ses convictions avec la population dès ses années de formation. Il est ensuite une quinzaine d'années pasteur au Canada puis accepte pour répondre aux besoins de communautés francophones aux États-Unis, alors très nombreuses, de s'occuper pour une quinzaine d'années encore d'une église presbytérienne américaine même très modeste. Sa retraite semble un peu prématurée mais il est cependant actif pendant une quinzaine d'années encore dans sa nouvelle église baptiste de Saint-Blaise.

*L'Aurore* (30.4.1920) offre ses condoléances à son fils Gustave-Adolphe-Léon qui habite New-York. Il s'était fait naturaliser en 1902 et n'avait donc pas l'intention de revenir au Québec. Il demeurait encore chez ses parents en 1890 au moment du recensement et a dû quitter quelques années après pour des études plus avancées en Nouvelle-Angleterre. En effet, son mariage en juillet 1904 avec Elsie Van Kleeck (1874-1959), fille et petite-fille de pasteurs épiscopaliens, nous apprend qu'il est gradué de l'école normale de Worchester, avant-gardiste pour l'époque, puis qu'il a suivi des cours de chimie et de physique aux

---

<sup>2</sup> Elle ne disparaît pas pour autant. La communauté presbytérienne de Mowrytown d'aujourd'hui fait état d'une église construite en 1888, vraisemblablement au temps du pasteur Dionne, mais démolie ultérieurement. Elle rappelle aussi qu'elle a un passé francophone. L'église actuelle est en brique produite par une fabrique locale. Le village a beau être modeste, il ne semble pas dépourvu d'activités.

<sup>3</sup> Il est curieux que Riel-P. Duclos, dans son *Histoire du protestantisme français...*, II, p. 222, le donne encore comme pasteur à Mowrytown en 1912. Visiblement une erreur.

universités américaines de Harvard et de Columbia. Il est probable que, depuis quelques années, il ait été professeur dans la grande ville et que sa formation l'ait mené à vouloir fonder une école privée, la Kelvin School, où on enseigne notamment le français et l'espagnol. Il y sera professeur tout en la dirigeant pendant trente ans jusqu'à son décès prématuré en 1935. Il sera enterré dans le Fresh Pond Cemetery & Columbarium, Middle Village (Queens County NY). Peu après son mariage, il avait eu un fils prénommé Léo (1905-1969).

9 octobre 2019

Jean-Louis Lalonde

### **Sources**

*L'Aurore*, 17.12.1885, p. 9, 13.12.1918, p. 7 (décès de son épouse), 30.4.1920, p. 9 (son décès).

*Annual Report of the French Canadian Missionary Society*, Montréal, Campbell and Beckett Printers, 1881, p. 48, 51, 68.

Dominique Vogt-Raguy « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, ici p. 119, 258-259 (Coussirat), 319, 386, 397 et annexes 4, 14 et 16.

Jean-Louis Lalonde, *Belle Rivière 1840-2006*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2007, 2 v. 703 p., spécialement 171, 173, 391.